
Niam n'goura : ou les raisons d'être de Présence Africaine

Author(s): Alioune DIOP

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 7-14

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346671>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

(à Coumba Saté N'Daw.)

Niam n'goura⁽¹⁾

ou les raisons d'être de

Présence Africaine

par Alioune DIOP

L'homme, disait mon Père, c'est d'abord celui qui crée. Et seuls sont frères les hommes qui collaborent.
Saint-Exupéry.

Cette revue ne se place sous l'obédience d'aucune idéologie philosophique ou politique.

Elle veut s'ouvrir à la collaboration de tous les hommes de bonne volonté (blancs, jaunes ou noirs), susceptibles de nous aider à définir l'originalité africaine et de hâter son insertion dans le monde moderne.

**

« Présence Africaine » comprend trois parties essentielles.

La seconde, la plus importante à nos yeux, sera constituée de textes d'Africains (romans, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, etc.). La première publiera des études d'Africannistes sur la culture et la civilisation africaines. Nous y examinerons également les modalités de l'intégration de l'homme noir dans la civilisation occidentale. La dernière partie enfin, passera en revue des œuvres d'art ou de pensée concernant le monde noir.

Dès les prochains numéros, nous donnerons (2), des textes

(1) NIAM N'GOURA VANA NIAM M'PAYA, proverbe toucouleur : « Mange pour que tu vives », ce n'est pas « mange pour que tu engraises ». Cf. page 185 le même article traduit par R. Wright.

(2) Dans la deuxième partie, nous accueillons, avec joie, toutes les suggestions susceptibles d'améliorer notre formule.

PRESENCE AFRICAINE

écrits en arabe par des Africains et traduits en français. Nous créerons également une rubrique destinée à mettre la jeunesse africaine au courant des diverses formes de l'humanisme en Europe. Quelques pages à la fin de chaque numéro exposeront des faits significatifs de notre actuelle vie sociale. Enfin, nous espérons illustrer sobrement la revue.

**

En fondant cet organe, nous avons songé d'abord et nous nous adressons principalement à la jeunesse d'Afrique. Elle manque d'aliment intellectuel. Peu d'échos lui parviennent de la vie de l'esprit en Europe. Livrée à son isolement desséchant et à sa fougue adolescente, elle court le risque de s'asphyxier ou de se stériliser, faute d'avoir une fenêtre sur le monde.

Mais, bien entendu, ce n'est pas là le véritable point de départ de notre entreprise. L'idée en remonte à 1942-43. Nous étions à Paris un certain nombre d'étudiants d'outre-mer qui — au sein des souffrances d'une Europe s'interrogeant sur son essence et sur l'authenticité de ses valeurs —, nous sommes groupés pour étudier la situation et les caractères qui nous définissaient nous-mêmes.

Ni blancs, ni jaunes, ni noirs, incapables de revenir entièrement à nos traditions d'origine ou de nous assimiler à l'Europe, nous avions le sentiment de constituer une race nouvelle, mentalement métissée, mais qui ne s'était pas fait connaître dans son originalité et n'avait guère pris conscience de celle-ci.

Des déracinés ? Nous en étions dans la mesure précisément où nous n'avions pas encore pensé notre position dans le monde et nous abandonnions entre deux sociétés, sans signification reconnue dans l'une ou dans l'autre, étrangers à l'une comme à l'autre.

Un tel état ne peut être toléré que si l'on s'est radicalement débarrassé du souci éthique. C'est parce que nous refusons de renoncer à la pensée que nous croyons à l'utilité de cette revue.

*

Cependant, il serait égoïste et insensé de ne songer qu'à nous. Notre propos dépasse nos modestes personnes. Nous ne sommes que les maillons d'une vaste chaîne : l'humanité entière.

Cette humanité aujourd'hui comprend deux groupes distincts : d'une part, une minorité d'êtres agissants, productifs, créateurs : l'Europe. En face d'elle, les hommes d'outre-mer beaucoup plus

NIAM N'GOURA

nombreux. Ils sont en général moins actifs, peu productifs (du moins leur productivité ne répond-elle pas au rythme des temps modernes). Ils sont « le fardeau de l'homme blanc ».

Celui-ci, créateur d'une **civilisation militante**, impose au reste du monde, ses modes de penser, d'agir ou de vivre. Il nie et foule à ses pieds tout groupe humain qui méconnaît le style de son univers militant.

Personne, du reste, n'a le privilège d'avoir maîtrisé l'Histoire et le Progrès ; ce sont là des forces déclenchées par l'infatigable activité de l'Européen — mais qui échappent souvent à son contrôle —. Raison de plus, pour qu'au lieu des quelques centaines de millions de cerveaux qui se chargent de penser, de diriger et de féconder le monde, tout en assumant le destin de milliards d'« outre-meriens », on souhaite la transformation de ces hommes d'outre-mer en cerveaux et bras adaptés à la vie moderne et partageant la responsabilité de penser et d'améliorer le sort du genre humain.

Notre entreprise donc, quoique limitée, s'inspire de préoccupations qui supposent une foi inébranlable en l'homme.

**

Peut-être le caractère général le plus saillant de la civilisation occidentale est-il l'ascétisme. Mais un ascétisme héroïque, actif, qui affecte toutes les facultés de l'être.

En premier lieu, la volonté. Nous sommes frappés au début de notre séjour en Europe, de voir que l'éthique y est fondée non sur le sacré (!), mais sur la fidélité du vouloir à certains principes rationnels !

Concevoir et appliquer un art de vivre qui vous libère de l'égoïsme — qui soit au plus haut point bienfaisant à la Société humaine — et ne se fie qu'à la rigueur d'une raison invincible : — tel est le bien. — Mais cette raison est une réalité mouvante, complexe, à laquelle on n'adhère pas une fois pour toutes.. La mobilité même de l'ordre social, que signifie-t-elle, en principe, sinon que chaque citoyen appuie sur la fonction gouvernante de tout le poids de sa vigilance active, mise au service de cette austère raison ?

Mais c'est l'art qui manifeste le mieux notre personnalité et traduit, davantage que toute action, les moindres singularités de notre profond vouloir. C'est pourquoi la création artis-

(1) Comme dans beaucoup de sociétés africaines où le bien s'évalue certes à la pureté de l'intention, mais avant tout à l'adéquation de l'acte à certain canon, plus respecté que contrôlé par la raison.

PRESENCE AFRICAINÉ

tique nous enivre de la plus pure joie. Elle nous élève au niveau des dieux. La morale la plus haute ne ressent-elle pas, en Europe, d'une certaine tonalité esthétique ? Et les Titans de la volonté ne jouissent-ils pas, dans l'art, de la plus solide renommée ? Beethoven, Stendhal, Baudelaire, Valéry et tant d'autres ? Quant aux artistes qui brillent par la sensibilité, ce sont davantage des consommateurs (de qualité exceptionnelle) que des producteurs. C'est la volonté qui crée. Le cœur ne sait qu'apprécier. L'art est ainsi l'activité la plus favorable au don de soi et confère au créateur le seul prestige qui lui ressemble.

Connaître le vrai, enfin, c'est se dénier des fantaisies de l'imagination, de la paresse intellectuelle, pour faire éprouver à l'esprit les contours même de ce qui ne peut être nié par la raison critique. La vérité n'est pas définie par les règles traditionnelles ; elle n'est pas saisie exhaustivement par l'intellect. Elle ne doit pas être cherchée dans le concret ou le statique, mais dans le **sens** des lois toujours plus exactes qui assurent la maîtrise de l'univers. (Entendez : la maîtrise de la nocivité de l'univers) (1).

On le voit, si le Progrès n'existe pas, il faudrait l'inventer pour justifier une activité sans cesse inquiète de l'hostilité ou de la nocivité des êtres..

Mais, précisément, cette guerre perpétuelle déclarée au cosmos, à la société, à la conscience individuelle ne suppose-t-elle pas une sorte d'ascétisme héroïque, celui qui sacrifie les séductions du présent à la conquête du salut et de la grandeur de l'homme ?

Il est, dira-t-on cependant, deux domaines où ni passion combattive ni méfiance hostile ne s'observent : l'amitié et l'amour. Encore, l'amour même (qui suppose l'amitié) n'est-il pas le meilleur champ de lutte où deux êtres rivalisent de générosité et d'abnégation ? Sans doute, l'amour comporte-t-il des moments d'euphorie morale où l'être aimé s'épanouit de confiance. Mais il lui convient de ne pas s'endormir dans une passivité bête. Car l'autre ne vit que de la ferveur de son partenaire.

Conscience et volonté individuelles (cette conscience dont Valéry faisait le seul défaut dans la pureté du non-être) définissent donc par leur pure activité toute l'existence du citoyen, de l'ami, de l'artiste, du saint ou du héros.

*
**

Nous autres Africains, nous sous-estimons un peu trop la volonté individuelle. Ce qui nous attache à autrui ce sont les liens sacrés

(1) Y compris celle de la conscience individuelle. Dans ce domaine, Nietzsche, Ignace de Loyola, Karl Marx s'accorderaient contre l'humanisme vécu et non formulé de l'Afrique.

NIAM NGOURA

de la parenté, ce sont ceux établis par les institutions séculaires. La volonté humaine n'est pas bien puissante ! C'est la providence qui mène l'univers. Souvent, il suffit d'avoir confiance et d'être respectueux des cadres traditionnels pour être heureux.

Comme nous comprendrions aisément le livre d'Isabelle Rivière : « De la vertu d'imprévoyance » ! Oiseaux du ciel ou lis des champs, nous nous préoccupons peu du lendemain. Les interdits même, les malheurs, les barrières religieuses, qui semblent s'opposer parfois à notre appétit de vivre, ne nous incitent nullement au pessimisme ni à une méfiance nerveuse. Ces obstacles seraient plutôt des garanties contre notre satanique volonté individuelle. — La vie est bonne dans sa spontanéité libre.

On devine bien que l'Africain ne craint pas l'effort, pour autant. Il trouve tant de joie saine dans le travail !

Mais si l'effort est sacré et bienfaisant, il est soumis à un cérémonial simple et traditionnel plutôt qu'à l'initiative de l'individu.

A coup sûr, l'Europe offre, parfois, le spectacle d'un activisme pathologique et d'aberrations du vouloir, selon nous (!) ; mais elle nous enseigne, d'autre part, que désormais nul ne saurait, sans péril, mésestimer le sens de l'aventure individuelle — ni oublier la positive, la fatale solidarité qui lie et assimile tous les êtres humains devant l'inconnu de l'avenir.

Toutefois, le sombre de l'héroïsme n'est-il pas d'éclairer et d'émanciper son semblable, pour ne l'aborder que dans la virulence même de sa liberté et de sa lucidité —, afin que chacun tienne de ces vertus partagées l'obligation de forger avec tous des valeurs et un ordre universels ?

C'est bien là, nous semble-t-il, l'originalité de l'Europe vue de l'Afrique (!).

Or l'aire d'une telle civilisation déborde déjà le cadre de l'Europe. Et partout où elle s'étendra, l'ordre ne sera observé, la prospérité assurée, que dans la mesure où les mêmes moyens de vigilance critique et de productivité seront offerts à tous.

Quant à la France (dont le peuple, par certains traits de son histoire, de sa pensée et de son art, est celui qui réalise le mieux

(1) Comme en témoignent l'exemple d'Erostrate et ces vers de l'heauton-morouménos de Baudelaire, ainsi que d'autres vers d'Hamlet ou de Faust :

<i>Ne suis-je pas un faux accord</i>	<i>Je suis de mon cœur le vampire</i>
<i>Dans la divine symphonie</i>	<i>Un de ces grands abandonnés</i>
<i>Grâce à la vorace ironie</i>	<i>Au rire éternel condamnés</i>
<i>Qui me secoue et qui me mord.</i>	<i>Et qui ne peuvent plus sourire !</i>

(1) Il est certain qu'il s'agit d'une Europe idéale — (comme tout à l'heure d'une Afrique abstraite) —, d'une tendance générale de la volonté plutôt que de caractères permanents de l'Europe.

PRESENCE AFRICaine

(cet idéal héroïque) elle a la mission de favoriser tous contacts susceptibles de libérer la volonté de l'individu — de lui faire prendre conscience de sa nocivité et de sa fécondité — et de le laisser accomplir sa vocation dans un monde lucide.

**

Aussi notre revue se félicite-t-elle d'être française, de vivre dans un cadre français, bien qu'elle s'adresse — encore une fois — à tous les hommes de bonne volonté.

Dépassant le strict plan de la colonisation française, elle veut poser et étudier le problème général des rapports de l'Europe avec le reste du monde, mais en prenant pour exemple l'Afrique.

D'autant plus que l'humanité noire se trouve être la plus déshéritée. Enclose comme dans une manière de silence cosmique depuis des millénaires — inutile, aux yeux de beaucoup, dans l'évolution du monde — réduite, d'après ces mêmes personnes, à une vitalité bestiale et vaine — elle vit cependant selon sa sagesse et une vision de l'existence qui ne manque pas d'originalité. Une sensibilité fraîche, une longue et singulière histoire l'ont dotée d'une expérience qu'il serait profitable, à bien des égards, de faire connaître (!).

La langue par laquelle elle s'exprimera, dans notre revue, ne manquera pas de dévoiler de nouveaux thèmes pittoresques et moraux, des formes inédites de sensibilité. Serait-il téméraire d'ajouter qu'elle pourrait même enrichir la civilisation européenne ? C'est notre avis pourtant. Car, un des traits caractéristiques de la vie moderne est de croire que les consciences peuvent communiquer entre elles. Le Négro-africain, lui, ne le pense pas. Ainsi l'amour et l'amitié, chez lui, ne manquent pas d'agrément, certes, mais ignorent quelque peu l'intimité. En Europe, au contraire, d'aucuns vont jusqu'à estimer que l'homme n'est réel que dans la mesure où son humanité est ou peut être exprimée. Les institutions sociales, du moins, ne tiennent compte de lui que dans cette limite. Et la littérature devient elle-même une institution aussi utile que le Parlement. En effet, le cadre social évolue, s'assouplit et s'humanise à mesure que l'art et la pensée travaillant dans la matière humaine, en développent, font reconnaître et respecter les dimensions nouvelles. Mais précisément dans cette société militante où

(1) Déjà, les Africains expatriés en Amérique — et dont la plupart ont tout oublié des mœurs africaines — ont amplement prouvé que la vitalité spirituelle du nègre et sa puissance créatrice sont désormais nécessaires au monde. Cependant ils sont encore prisonniers de cadres sociaux vétustes et inhumains, si j'en crois Richard Wright et les écrivains négro-américains. L'admiration qu'ils ont pour la France le confirmerait.

Nous consacrerons un numéro spécial aux écrivains noirs non africains.

NIAM N'GOURA

chacun assume entièrement son propre destin, où l'on n'est attentif qu'aux lois et faits révélés par la science et la pensée, tout être humain est nié qui ne manifeste pas sa personnalité. Par contre, exprimer son âme singulière : c'est contribuer à infléchir l'opinion publique et le cadre des institutions dans un sens plus largement humain.

**

Le noir qui brille par son absence dans l'élaboration de la cité moderne, pourra, peu à peu, signifier sa présence en contribuant à la recréation d'un humanisme à la vraie mesure de l'homme.

Car il est certain qu'on ne saurait atteindre à l'universalisme authentique si, dans sa formation, n'interviennent que des subjectivités européennes. Le monde de demain sera bâti par tous les hommes. Il importe seulement que certains déshérités reçoivent de l'Europe, de la France en particulier, les instruments nécessaires à cet édifice à venir.

Pour l'instant, l'universalisme prend la figure d'un temple où la perfection se lit sur la façade, mais où l'arrière-plan, jamais exposé au regard, à l'admiration ni à la critique, se trouve inachevé et absurde. Pourtant, l'Européen non plus, ne saurait se voir sous tous les angles. L'homme d'outre-mer pourrait précisément servir de miroir à sa beauté, qui ne sera parfaite qu'en devenant aussi notre beauté. Sans quoi, l'Europe risque de s'étioler dans une sorte de narcissisme stérile pour tous.

**

Quant à nous, Africains, nous attendons de ces activités culturelles des services bien précis. Pour nous permettre de nous insérer et de nous situer clairement dans la société moderne, « PRÉSENCE AFRICAINE », tout en nous révélant au monde, nous apprendra à avoir foi en l'idée (!).

C'est que nous sommes encore différents de l'Européen à cet égard. Pendant que nous sommes **présents au concret** — et essentiellement à sa succulence naturelle et immédiate — l'Européen, lui, est tendu vers les périls de l'existence et se préoccupe de les conjurer, par conséquent de connaître les lois cosmiques, sociales et psychologiques. L'univers est, pour nous, illimité en merveille, il est fécondité indéfinie offerte à notre vigoureux appétit. Nous nous soucions peu de connaître et de dompter le monde, mais de

(1) Il est aisément de se rendre compte que pour nous les idées abstraites sont encore des mots ! Aussi continuons-nous à vivre comme si elles n'existaient pas.

PRESENCE AFRICAINE

jouir des nourritures dont l'actualité présente est chargée. Nous vivons « hic et nunc ». Dans un certain sens, nous sommes des bourgeois là où l'Européen est un militant (1).

Or, le développement du monde moderne ne permet à personne ni à aucune civilisation naturelle d'échapper à son emprise. Nous n'avons pas le choix. Nous nous engageons désormais dans une phase héroïque de l'histoire. L'on y accepte la mort (quand on s'accroche obstinément à son bonheur individuel), ou bien l'on y conquiert le salut et des chances de grandeur.

Mais le salut n'est offert qu'à ceux qui croient en l'homme, en la valeur de l'action humaine et de la science — à ceux qui, présents au rythme des lois qui mènent le monde vers son destin aveugle, s'emparent de ces lois pour appliquer la raison et la volonté humaines à la place de la spontanéité créatrice de la nature.

Nous autres, Africains, nous avons besoin de prendre goût à l'élaboration des idées, à l'évolution des techniques — de comprendre ainsi la civilisation occidentale qui, sans anéantir les civilisations naturelles, en conservera juste ce que son élan vital et notre présence effective lui permettront d'en épargner.

Nous avons besoin surtout de savoir ce qu'est un idéal, de le choisir et d'y croire librement mais nécessairement, et en fonction de la vie du monde. Nous devons nous saisir des questions qui se posent sur le plan mondial et les penser avec tous, afin de nous retrouver un jour parmi les créateurs d'un ordre nouveau.

C'est la meilleure façon de dépasser le stade mesquin du racisme, ce mal qui ronge la taille de l'homme, aigrit le cœur, étouffe l'âme. La collaboration intellectuelle que nous demandons peut être également utile à tous. L'Europe est créatrice du ferment de toute civilisation ultérieure. Mais les hommes d'Outre-Mer détiennent d'immenses ressources morales (de la vieille Chine, de l'Inde pensive à la silencieuse Afrique) qui constituent la substance à faire féconder par l'Europe. Nous sommes indispensables les uns aux autres.

**

C'est au peuple français d'abord que nous faisons confiance: je veux dire à tous ces hommes de bonne volonté qui, fidèles aux plus héroïques traditions françaises, ont voué leur existence au culte exclusif de l'homme et de sa grandeur.

Alioune DIOP.

(1) et donnerait raison à Albert Camus, si l'auteur du « Mythe de Sisyphe » voulait reconnaître un sens à la vie de Sisyphe qui malgré tout « se fait les muscles. »